

Le Libertaire

TÉLÉPHONE: 422-14

HEBDOMADAIRE

Les héros ressemblent toujours par un point aux voleurs de nuit : ils vont droit aux coffre-forts.

VOLTAIRE.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an	6 fr.
Six mois	3 fr.
Trois mois	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

LE RENONCEMENT

Le geai paré des plumes du paon peut singulièrement s'élargir dans son application ; ce ne sont pas seulement l'art et la littérature qui ont leurs plagiaires : toute la vie sociale n'est qu'un vaste et monstrueux plagiat. Les uns sèment, les autres récoltent ; les uns produisent, les autres couvrent : c'est ce qui s'appelle la division du travail.

L'armée nous tue, la police nous assomme, la magistrature nous emprisonne et nous décapite ; le patronat nous vole et nous nous assassinne en détail ; pendant ce temps-là, le clergé papelard nous invite à tendre le cou et les poches et prie dévotement pour le salut de notre âme. Quant aux Chambres, d'accord avec les ministres et les souverains ou présidents de république, elles graissent, affaiblissent, les gonds du portail de la vaste maison ; elles huilent, empressées, le couperet du gigantesque échafaud, de manière à le tenir toujours neuf et flamboyant, dédaignant même pas d'y ajouter, en guise de tripoli, un faux air de douceur et d'indulgence.

Mais il serait osé d'affirmer que les abeilles cesseront de distiller leur miel, si l'homme n'arriverait à point pour les en frustrer ; et que les bestiaux, découragés, renonceraient à croire et à multiplier, du jour où ils n'éprouveraient plus les transes des couteaux de boucher suspendus au-dessus de leurs têtes.

Que les bras refusent leur service, que les cervaeas se mutinent, et je vois les bouches dévorées et les ventres digéreurs en bien mauvaise posture.

Excellents gardiens de la paix publique, porte-sabre à la livrée sanglante, capitalistes rapaces, gens de toge et de robe, messieurs du législatif et de l'exécutif, nous ne pouvons plus nous entendre, faites bande à part. Mettez en commun vos « circulez », vos effets de bâtons blancs, vos « par file à droite, droite », vos rondelles de métal à effigie, vos sentences, vos prières, vos lois et vos décrets. Et voyez si, par un artifice quelconque d'alambic, il peut résulter de cette mixture, bien et dûment agitée au préalable, le moindre grain de blé, le plus petit morceau de pain ou de viande, le plus léger par d'étoffe, le tout le plus primitif, la plus simple machine.

Sans vous, par contre, éternels empêcheurs de danser en rond, les greniers s'empliraient et ne s'empliraient que mieux, nos tables ne seraient que plus abondamment garnies, nous nous habillerions avec plus de luxe et de commodité, nous habiterions de plus spacieuses et plus belles demeures, nous saurions extraire de deux loisirs des rouages d'acier qui n'ont jusqu'à présent sué pour nous que l'implacable damnation d'un labour sans espoir. Et, par-dessus le marché, nous enchanterions l'heure qui passe avec la musique diverse d'un artiste et robuste.

Mais, vous, vous êtes l'herbe de feu qui assaille la récolte et l'étoffe, les rats voleurs qui mettent au pillage les garde-manger, les pirates qui se ruent sur les cargaisons laborieusement amassées et les conquièrent en éventrant à la fois, de leurs dagues, les sacs rebondis et l'ouvrier dont l'effort a fait ces richesses.

Mais nous, stupides comme on ne peut pas l'être, nous nous faisons vos pourvoyeurs empressés ; nous nous privons de ce qui est utile à la vie et de ce qui peut l'embellir, afin que vous, nos ennemis mortels, vous l'ayez à gogo.

Bien mieux, quand nous nous avons gavés, habillés, mouchés, torchés, amusés, dorlotés ; nous poussons le zèle plus loin, et, de nos propres mains, nous forgeons nos fers, nous fabriquons les instruments de nos tortures et de nos géhennes ; et vous, les bourreaux, vous n'avez que la peine de commander — c'est la seule chose d'ailleurs que vous sachiez faire — et, depuis Isaac, on n'a jamais rencontré victimes plus dociles que les ouvriers de l'outil, comme de la pensée.

C'est nous qui bâtonnons les casernes maudites, qui édifions et aménageons les Nouméas, les Biribis, toutes les prisons et tous les bagnes, les écoles menteuses et les églises abrutissantes. C'est nous qui faisons toutes les livrées sous lesquelles se courbe notre avilissant servage, celle du garde-chiourme et celle du galonné, celle du juge et celle du gendarme. Les canons et les Lebels qui doivent nous massacer aux jours des fêtes révoltes, c'est nous qui les avons fabriqués, c'est nous ou nos enfants qui allumerons la mèche ou presserons la dé-

tente. L'inventeur livre sa mélinité à l'Etat pour qu'il puisse nous assassiner avec plus de perfection : le poète affamé chante la gloire du héros égorgé, et le journaliste à gages, célèbre quasi sur le même dithyrambique, les poings bienfaisants du politicien.

Parmi ces zéros prétentieux et oppres- seurs, que nous goulons, arrondissons et enluminons avec un amour jaloux, les chefs d'Etat, dorés sur toutes les coutures, brillent d'un éclat particulier.

La Morgue se remplit de malheureux que la misère a précipités dans le suicide ; les hôpitaux regorgent de tuberculeux, d'anémiques, de pauvres diables dont les os sont nécrosés ou qui se tordent en proie aux coliques saturnines. Pendant qu'agonisent ces misérables déchets de l'industrie, saturés de miasmes détestables, on apprend, avec un certain plaisir, que le Président de la République — à égalité — respire un air beaucoup plus pur et se livre à des occupations infinitiment plus agréables : S. M. Loubet chasse, entouré d'une cour nombreuse et sémissante, dans une cour Rambouillet. En grignotant notre pain sec, si toutefois même ce maigre régal ne nous fait pas défaut, nous aurons la consolation de nous dire que, du moins, la table présidentielle est, à nos frais, approvisionnée de fous et autre gibier.

Et vous, rudes travailleurs des champs, qui, à Béziers, êtes obligés de vous mettre en grève afin de réclamer pour une journée pénible de six heures, un salaire dérisoire de trois francs, sachez que, pour une journée, supposée de même étendue, passée à donner des signatures, à débiter des discours, à voyager, à banquetter, notre président gagne, à la minute, 9 francs. Oui, 9 francs, trois fois plus dans une seule minute que vous n'osez en espérer pour une journée entière. Et c'est vous, c'est nous tous, qui lui allouons ce fastueux traitement. Et l'on nous serine qu'il est difficile, qu'il est impossible de réaliser des économies dans le budget.

Ce blanc-bec de roi d'Espagne, dont on nous annonce la visite sous peu, est beaucoup mieux partagé ; il touche huit fois plus : 72 francs pour la soixantième partie de l'heure. Fichtre ! voilà du travail bien payé. Aussi l'ouvrage est-il bien fait : les travailleurs de Madrid ou de Barcelone, dans leurs occasionnelles velléités de grèves, en savent quelque chose.

Mais nos amis, Edouard VII et Victor-Emmanuel II, sont encore mieux appoientés, ayant l'un 75 francs, l'autre 108 francs par minute.

Quant à notre allié, Nicolas, le pendeur de toutes les Russies, le pourvoyeur du bâton sibérien, il leur dame à tous le pion ; ce pacifique et philanthrope monarque, qui régne sur les cadavres de Kichineff et tant d'autres, s'apprête à guerroyer contre le Japon, et se réserve le droit de bâtonner ses sujets jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, sait changer en or chacune des larmes et des gouttes de sang qu'il fait couler, et chaque pas de la petite aiguille sur le cadrans verse dans sa caisse impériale 408 fr. Avec un tel salaire, on peut se payer le luxe de taper ses bons copains, les Français, et aussi, dans les moments perdus, de céler briser en vers et même en musique, les douceurs du renoncement aux biens de ce monde.

Je le crois bien qu'il leur est doux, le renoncement, à Nicolas et tutti quanti, mais pas le leur, celui des autres !

Silve.

AU HASARD DU CHEMIN

Pour la Propagande

Un de nos camarades nous soumet l'idée suivante dont la mise en pratique nous semble devoir donner des résultats excellents au point de vue de la propagande et de la diffusion des idées.

Voici le projet : expédier les invendus à tous les instituteurs et institutrices qui, par leur situation, sont appelés à former les cervaeas de demain. Cé serait, en effet, fournir à la discussion des arguments nouveaux et nous sommes persuadés que ce moyen nous amènerait quantité de sympathies.

On juge mal ce que l'on connaît imparfaitement et cette méthode permettrait d'établir une correspondance entre nous et nos nouveaux amis dont tout le monde profiterait.

Pour faire face aux frais occasionnés par ce service spécial, le camarade propose d'ou-

vrir une souscription et s'inscrit lui-même pour 1 franc.

Si cet exemple est suivi, nous communiquerons de suite en procédant par départs, au fur et à mesure des ressources.

L'ogre militaire

L'appétit de l'ogre militaire est insatiable : l'armée et sa soeur, la marine de l'Etat, chiffrer leur menu anthropophage à 1.264.000 francs. C'est pour rien.

Essayez de convertir ça par la pensée en kilogrammes de pain et de viande, en vêtements confortables, en habitations saines, et vous verrez avec effroi quelle quantité de vies humaines écrasent les mâchoires du monstre.

L'assassin sournois ! Il tue même sans en avoir l'air, simplement en empêchant de vivre, en déviant et en empoisonnant les sources de l'existence.

Et « A bas l'armée ! » est un cri séditieux, et c'est le troupeau des électeurs, ces moutons d'abattoir, qui l'a ainsi voulu.

Le feu au théâtre

Le feu vient de détruire, à Chicago, le Théâtre Iroquois, un des plus riches et des plus vastes de l'Amérique ; sept cents personnes ont péri dans cet incendie.

De larges portes étaient pratiquées pourtant, autour de l'édifice, un rideau isolant existait entre la scène et la salle, mais par un hasard malheureux, les portes étaient fermées et le rideau ne fonctionna pas.

Ainsi se passèrent les choses à l'Opéra-Comique, ainsi se passent les choses d'ordinaire.

Toutes les précautions sont prises, au moins sur les plans et le cahier des charges, mais c'est tout.

Le danger arrivé, le public ignorant ne sait où sont les moyens de secours dont il peut disposer, et le saurait-il, qu'il ne pourrait s'en servir, inutilisables qu'ils sont.

Les serrures, jamais ouvertes, refusent de fonctionner ; le rideau, jamais manœuvré, hors les jours d'inspection, refuse de descendre ou s'arrête en route.

Interviewés, les lamas de la direction et les roncés-de-cuir de l'administration ont assuré à la population parisienne qu'elle n'avait rien à craindre.

On lui avait fait les mêmes affirmations pour le Métro, les faits sont venus lui démontrer qu'une fois de plus on lui avait menti.

Il suffit de faire un tour dans les salles de spectacles pour constater qu'aucune porte de secours n'est ouverte, qu'en cas de sinistre il faudrait trouver le temps de prendre une clef, d'aller à une porte et d'ouvrir, si toutefois la rouille le permettait.

Or, si l'on veut bien considérer que c'est surtout l'asphyxie qui fait tant de victimes par sa soudaineté et que la flamme ne vient qu'après, on comprendra combien ces soi-disant mesures sont inefficaces.

Il faut, en temps ordinaire, 2 à 3 minutes pour vider une salle de ses spectateurs, chacun passant au vestiaire, il ne devrait donc jamais se produire d'aussi effroyables catastrophes.

Mais les véritables causes — il faut y insister — sont dans l'obscurité, dans la paix qui s'en suit et surtout dans l'asphyxie.

Le feu, c'est bien, mais il faudrait avant tout de la lumière et de l'air.

Le feu trouverait la maison vide et son œuvre n'apporterait d'ouvrage qu'aux architectes et aux maçons.

Le socialisme s'épure

Les socialistes de France viennent de s'apercevoir que Millerand n'était pas socialiste.

Il y a donc encore des gens qui savent l'exacte signification de ces mots tabou : « Etre socialiste ». Je croyais que, depuis longtemps, la confusion des langues et des programmes avait fait son œuvre, et que de concile en concile, de ministère en ministère, de parlement en parlement, l'église socialiste avait fini par perdre toute notion de dogme fixe et de catéchisme immuable.

Il n'en est rien : l'estampille socialiste a servi au fusilleur Gallifet, pour resserrer au nom du fusilleur Millerand, pour repasser, toujours neuve, aux mains de Combès, le policier en chef, teintes encore du sang des ouvriers révoltés.

Il est vrai, au fait, que c'est de l'immobilité, puisque plus ça change, plus c'est la même chose.

Toutefois, c'est Millerand qui n'a pas dû être peu surpris de voir que les siens ne le reconnaissaient pas.

Quels farouches révoltés sont-ils donc soudain devenus !

Ils sont d'avis que le gouvernement prend l'initiative de proposer aux autres puissances une limitation des armements.

Millerand, timide, n'ose les suivre si loin. Voilà le cheveu qui le sépare de ses anciens amis.

Et l'on continue à nous faire des canons de 17.500 kilos !

On est prêt à désarmer : Qui commence ? On exclut Millerand du parti : il faut bien commencer par quelque chose.

Intérêt.

AVIS

Nous prévenons nos amis que les réunions amicales de « Les lundis du Libertaire » sont remises à plus tard, à cause du froid et du mauvais aménagement du local.

L'ARMÉE

Vive l'armée ! monsieur ! Elle est la forme vivante de la patrie. Toujours prête aux hécatombes glorieuses, elle se rue à la mort avec une attendrisante furie, dans l'ivresse du néant. L'éclair de l'épée, la voix grondante du canon, les éclats radieux de l'obus, la caresse prenante du boulet, sont pour elle autant de délices.

L'armée est la poésie, la beauté, la bonté en action, elle est aussi la civilisation en marche ; ses cartouchières symbolisent le progrès. L'armée disparue, c'est la nuit sur l'humanité.

La caserne est préférable à l'école, en détruisant elle fait de la vie. Sans l'armée, l'homme croupirait dans la mollesse, périrait dans l'inaction, tomberait en décadence. Des milliers de jeunes gens vigoureux, détachés de leur milieu ordinaire, les grandissimes joies des mouvements militaires, les splendeurs de l'enseignement patriotique, les merveilles de la baïonnette, les chevauchées belliqueuses et sans quartier sur les masses ennemis, quel spectacle !

L'armée, monsieur, est le palladium flottant des cités. La méconnaître est le blasphème le plus odieux, la pensée la plus malaisante.

La guerre est sacrée, il est des cadavres nécessaires pour que le pays soit glorieux, la bourgeoisie poursuive son œuvre de rénovation sociale et que le peuple puisse travailler pour elle dans une profonde quiétude.

Les villes incendiées, les moissons saccagées, les familles plongées dans l'affliction sont la rançon du progrès. Le sang versé à flots par les guerriers féconde les plaines et les vallées, les épis poussent plus nombreux et plus gros, la terre tressaille d'allégresse sous les pas des troupes héroïques.

Les larmes des victimes sont douces au cœur des défenseurs de la nation. Les corps déchirés ou broyés des soldats au revers des collines, dans les ravins ou les rivières, sont les signes irrécusables de la noblesse, de l'intelligence, de la candeur de l'homme.

Crier : « A bas l'armée ! » est une preuve de folie. Injurier des chefs et des généraux si exquisément argentés ou dorés, aux gestes si impressionnantes, au rôle si providentiel, aux

la barbarie, la haine sans cesse accrue de l'ennemi héréditaire, le grossier Teuton ?

Ne vous protége-t-elle pas contre les insatiables convoitises de l'Anglo-Saxon, de l'Autrichien, de l'Italien, de l'Américain, du Chinois, hardis au pourchas, prompts à la curée ?

Non, l'armée n'est pas un charnier, une immense nécropole, un abattoir : l'armée est l'asile du sage, du penseur, du philosophe ; elle résume toutes les perfections, incarne l'amour, purifie l'humanité en la châtiant.

L'armée est Dieu et tous les bons esprits l'adorent.

Antoine Antignac.

CHANSONS

Voici que les foudres policières s'exercent sur la chanson... C'est naturellement de la chanson montmartroise qu'il s'agit. Elle a une vague allure indépendante qui ennuie trop fort nos tyrans.

Par ordre de l'autorité, le cabaret des Quat'z'Arts se voit — pour la deuxième fois depuis un mois — infliger quatre jours de fermeture. Un cabaret du quartier latin fut aussi puni et tous les directeurs de boîtes à chansonniers viennent d'être convoqués à la Préfecture pour y être menacés des foudres policières les plus rigoureuses.

Nos chansonniers ont osé chansonnier nos dirigeants. Ils ne renversaient pas la République, non, ils ne dégommaient pas le ministère, n'insultaient personne, mais ils frondaient un peu, si peu.

On connaît la ronde des chansonniers montmartrois. Ce n'est guère la pierre de l'idée qu'elle lance, mais plutôt la poussière de mots.

Quelques-uns : célébrons-les, Numa Blès, Jehan Rictus, Marinière, Dominus, Chazelli, ont osé rire de Pelletan, de Delcassé, de Lépine. L'exhibition, en grande pompe, d'un singe aux Folies-Bergères, un singe presque humainisé, fournit si naturellement des comparaisons physiques défavorables à quelques ministres que ceux qui furent comparés estimèrent que leur mentalité ne devrait pas échapper au parallèle... Ils nous la montrent de qualité inférieure à celle de Consul. Ils se sont fâchés et veulent mordre les imprudents qui les ont piqués de la banderille des mots.

Donc il est défendu de rire de nos maîtres. La police veille à ce qu'il ne soit plus chanté que des hymnes au Très-Haut, Très-Sept, Pater Loubet, pour célébrer sa vaste intelligence, des odes aux Très-Saints Apôtres, nos ministres, pour glorifier les apolitiques grâces de Pelletan ou Delcassé, et les vertus de la dizaine d'autres. De Lépine on ne devra en parler qu'en latin, son nom est indécent par lui-même.

Je dis que la police veille, elle fait mieux, elle travaille ; et l'on m'assure que dans ses bureaux elle prépare elle-même les chansons qui seront dorénavant chantées dans les cabarets de Montmartre et du Quartier Latin... Ce seront les sbires mêmes de M. Lépine (révérence parler) qui les chanteront.

Quant aux chansonniers on les expulsera comme de simples congréganistes.

Il n'y aura que des Scalas, des music-halls, beuglants de toute envergure qui ne seront pas tracassés. On y chante d'assez ignominieuses choses, de déprimentes grossièretés pour abrûrir suffisamment les citoynens.

D'ailleurs maints fonctionnaires y font chanter des insanités — visées par la Censure naturellement — et on peut, parmi les élégubrations pornographiques les moins

fines, en citer qui sont commises par ceux mêmes qui ont charge de les viser.

Les chansonniers vont-ils se laisser faire ? Ou bien la chanson libre va-t-elle retenter pour soufflenter les Consuls qui font grimace de tyrannie ?

Les Beaux Messieurs de l'Automobile-Club

Les beaux messieurs de l'Automobile-Club sont les gens les plus chic de Paris. Ils ont donné une fête, le mois dernier, et, aucune n'étant assez magnifique pour eux, ils ont loué l'Opéra. On pense si la lumière, les fleurs, les décorations ont été répandues à profusion. Les meilleures artistes ont chanté et le corps de ballet en entier a été requisitionné.

Mais, non content de faire danser à ces demoiselles leurs plus jolis ballets, on a fait faire une ballet nouveau, spécial pour ces messieurs, avec autos sur la scène. Ce ballet, bien entendu, il a fallu l'apprendre. Il y a eu une douzaine de répétitions, d'où un travail supplémentaire en dehors des études habituelles ; plusieurs fois les jeunes danseuses n'ont pu aller déjeuner... Mais ne fallait-il pas satisfaire à tout prix les beaux messieurs de l'Automobile ?

Et bien ! sait-on ce que ces gens si chic ont payé aux danseuses et danseuses, cette soirée et la douzaine de répétitions qui l'ont précédée ?

Les coryphées femmes ont reçu, en tout et pour tout (soirée et répétitions) : sept francs trente centimes. Les coryphées hommes ont touché, eux, neuf francs trente.

Les artistes de l'Opéra doivent 192 représentations par an à la direction ; les représentations supplémentaires leur sont payées chacune un cent quatre-vingt douzième de leurs appointements annuels. On a appliqué tout simplement le tarif. Le comité de l'Automobile-Club a trouvé cela fort suffisant... Pensez donc ! une soirée et douze répétitions : sept francs trente !...

Ils sont chic les beaux messieurs du Club. Voilà ce qui s'appelle des gentlemen !...

LA PEUR DU ROUGE

Mais la Carmagnole nous déplaît à nous, et le drapeau rouge nous est odieux.

Le Figaro.

Qu'il soit cape ou bien drapeau,
Cocarde sur un chapeau,
Qu'möche au bout des cravaches,
Couleur de flamme et de sang,
Populaire, éblouissant,
Le rouge fait peur aux vaches.
Crête de cocorico
Ou fleur de coquelicot
Éclatant, en claires taches,
Dans l'herbe ou sur le chemin,
Du rire de son carmin,
Le rouge fait peur aux vaches.
Le troupeau des entraves,
Tous les marmotteurs d'Avés
A genoux sous les courbaches,
Les soumis, les aveuls
Ne supportent que les lys :
Le rouge fait peur aux vaches.
Et c'est pourquoi l'on verra,
Quand Demain s'empourpра,
La frousse au camp des bravaches,
Et les gens du « Figaro »
Se débander au grand trot :
Le rouge fait peur aux vaches.

Louis Marsolleau.

milieu social se trouvera assez amorphe pour que chaque sociate puisse l'incarner, que restera-t-il de la société ? Rien, ou une nuance de rien. Que sera alors le sociate ? Tout l'individu ou une approximation de tout l'individu.

Lors les relations et liens entre individus-société ne présenteront plus aucune analogie avec ceux que l'on conçoit aujourd'hui de sociate à sociate, mais se confondront avec ceux de société-individu à société-individu. La discipline sociétiste se sera donc réfugiée dans l'individu intégral ? La sujet-société se sera donc fondue dans la société infinitésimale... Eh oui ! la discipline sociétiste aura été l'école de la discipline individualiste ; la première discipline équilibrée, harmonisée, épurée, réduite à ses proportions incoercibles, aura été la puissance négative capable de la seconde, elle, positive ; la source amorphe capable de la morale de chacun.

Car l'individualisme, fut-il le plus libertaire, le plus généreux, le plus étendu, admet une discipline, une discipline volontaire, en tout cas subjective au possible, formulation générale de la constitution physique, émanation de l'ensemble des attributs psychiques, norme de conscience, d'intelligence et de sentiment, interprétation de la vie, chez l'individu. Le sociétisme aura fait valoir l'opposition et le relief de l'individualisme. La société aura été le milieu logique indispensable à l'issue de l'individu. La discipline individualiste aura suscité le suprême avatar de la discipline cosmique en évolution.

Et d'ailleurs, considérons l'histoire disciplinaire du sociate. Celui-ci subit d'abord la loi mécanique de la nature inférieure, la discipline féroce de l'égoïsme animal, puis il connaît la discipline terrorisante de la théocratie double de l'aréocratie, ensuite la discipline esclavagiste de la féodalité et de l'autocratie, enfin la discipline élective de l'oligarchie, de l'ochiocratie ou de la démocratie ; il passera par la discipline égalitaire et quelque peu conventionnelle du communisme économique pour aboutir à la discipline spontanée de l'anarchisme et de l'individualisme libertaire.

On peut alléguer, par conséquent, que le sociétisme ressort de l'exercice d'une loi na-

BÉTAIL HUMAIN

La nouvelle que le gouvernement chinois s'opposera au recrutement de la main-d'œuvre pour le Transvaal, nouvelle qui, du reste, a affaibli les mines, fait hausser les épaules aux spécialistes. Quand l'autorisation sera accordée, l'Angleterre saura bien contraindre la Chine à ne pas prendre à son égard une attitude qui n'aurait rien d'amical.

Une grande maison de recrutement a offert à la Chambre des Mines 50.000 travailleurs chinois librables dans les trois mois à raison de 35 shillings par mois, soit presque à moitié prix des nègres.

(Extrait du Marché de Paris, n° du mardi 1er Décembre 1903.)

CONCLUSIONS GÉNÉRALES

Sur l'anthropologie des sexes et applications sociales.

(Extraits)

... L'introduction de l'esprit scientifique en matière sociale constituera donc, à elle seule, une condition de progrès peut-être supérieure à toutes celles qui se produiront ultérieurement...

La science consiste en un classement basé sur la connaissance des choses et de leurs rapports entre elles. Il est impossible que le classement des besoins individuels et des besoins sociaux n'atteigne pas et ne fasse pas disparaître même un certain nombre d'entre eux, par le seul fait que leur existence sera démontrée absurde et incompatible avec la satisfaction d'autres besoins plus importants des mêmes individus et des mêmes sociétés.

Les lois naturelles produisent du bonheur ou du malheur suivant que nous savons ou ne savons pas conformer notre conduite à leurs exigences et en même temps à nos besoins.

Une direction, par exemple, dans laquelle des membres d'une société, des individus sains et vigoureux d'un ou l'autre sexe, aptes à la lutte normale et non paresseux n'arrivent pas à se nourrir et à se vêtir, à se loger, à se reproduire, à élever leurs enfants dans la mesure des ressources sociales, cette direction est certainement mauvaise, dangereuse même pour l'existence de la société si le nombre des individus ainsi atteints est considérable... Il n'y a pas de théorie sociale qui ne soit à rejeter ou à modifier si elle est en contradiction avec des nécessités d'ordre biologique...

L. Manourvier.

(Extrait de la Revue de l'école d'anthropologie de Paris 13^e année, décembre 1903. — pages 447 et suivantes.)

Enquête sur les tendances

actuelles de l'anarchisme ⁽¹⁾

Les questions posées sont : 1^e Où entendent-ils par anarchie ? 2^e Quel est votre idéal quant à une société future et quelle doit être, selon vous, la société de demain ? 3^e Quelles sont, selon vous, les modifications successives que subira la société pour y parvenir ? 4^e Quels sont les moyens que vous considérez comme les meilleurs pour hâter l'avènement de l'état social que vous préconisez ? 5^e Considérez-vous qu'une alliance sur le terrain de la philosophie et sur celui de l'action soit possible entre les différents groupements dont nous avons parlé ci-dessus et, si oui, quelle peut en être la base ; 6^e Considérez-vous qu'une alliance ana-

logue puisse exister entre les diverses fractions du socialisme ? 7^e Si vous vous êtes éloignés de l'anarchisme après y avoir adhéré, quelles sont les raisons qui vous ont fait agir ? 8^e Quelle est, selon vous, la conduite individuelle qui, dans la société actuelle, est la plus conforme à vos théories ? 9^e Quelle est, à votre avis, la situation actuelle de l'anarchisme et à quel avenir vous semble-t-il appeler ?

MIGUEL ALMEREYDA

Le concept anarchiste ne fut, pour moi, que la fixation théorique de ma naturelle indiscipline.

Ennemi des apostolats, je n'accomplis rien par devoir. Je ne fais de la propagande anarchiste que parce que la somme de joie qu'elle me procure est supérieure à la somme d'ennuis qu'elle me crée.

Un anarchiste de tempérament, ma révolte n'est point la résultante d'une spéculative de l'esprit : d'instinct ma sensibilité s'émeut au spectacle de tout acte contraire à ma notion de l'équité. Possédant la prudence de l'être accoutumé — par intérêt immédiat — à subir les contraintes et les obligations du milieu, il m'arrive de me soumettre. Mais les désirs de liberté permanents en moi s'en exacerbent et mon exasperation en grandit.

Sans système préconçu, sans « idéal » définitif — autre que celui de vivre — je pense néanmoins que le communisme peut seul convenir à une société basée sur la libre entente. Je ne puis, en effet, concevoir une propriété individuelle, répartie en considération de l'effort accompli ou de l'utilité représentée, sans l'appoint d'une autorité pour la sauvegarder. L'inégalité dans la propriété, conséquence de la répartition en raison, non des besoins, mais de la somme d'utilité sociale de chacun, crée inéluctablement des rivalités et des convoitises, d'où nécessité pour les plus possédants de se défendre contre les attaques probables des moins possédants.

Le communisme, qui n'imposerait ni l'égalité de production, ni l'égalité de consommation, me semble devoir, dans l'état actuel de nos connaissances, représenter le mode le plus équitable d'une première tentative de société anarchiste. Je dis d'une première tentative, les idées que nous exprimons n'ayant que la valeur d'idées transitoires appropriées au degré d'évolution des individus.

Si, socialement, la communauté de biens ne réalise pas la liberté intégrale — ce que je suppose illusoire, toute association étant restrictive de libertés — il peut être la forme économique réalisant la plus grande somme de libertés possibles.

Adversaire de l'autorité, logiquement contre l'état, je ne suis pas partisan des réformes qui sont la consolidation du régime étatiste. Apporter à un système une quelconque modification c'est lui donner une force nouvelle, susceptible de le perpétuer. Au surplus, les réformes, étant donné la diversité des aspirations des classes composant la société, attendent toujours à l'intérêt ou à la liberté de l'une ou l'autre de ces classes. Car les privilégiés de notre époque sont encore des es... L'action politique, incapable de concilier les intérêts antagonistes des hommes, crée de perpétuels en-dehors, d'éternels mécontentements. Or donc, tant que subsisteront les conditions économiques d'antagonisme, un état permanent de révolte s'imposera de la part de ceux qui, moins favorisés que d'autres, penseront avoir les mêmes droits.

Forcé de maintenir intacte l'intégrité de ses prérogatives, l'état usera envers les perturbateurs, de mesures coercitives. Et si, actuellement, en raison de la multiplicité des maîtres, il m'est possible de lutter contre les exigences gouvernementales, il est à craindre qu'à mesure que la puissance

des réduits qui ne sont point éclairés, qui ne sont point aérés !

La celluologie montre les phases successives qu'a traversées la vie élémentaire, ses différenciations typiques, sa morphologie générale, sa coordination significative, de la plastide, de la monère, à la cellule du zoophyte, de la cellule dermique, à la cellule nerveuse et cérébrale, — car la cellule ne se prête pas à toutes les actions intérieures et extérieures ; elle opère de véritables sélections qui témoignent déjà de la personnalité naissante de ses fonctions. La science illuminée par la philosophie transformiste parviendra bien à pénétrer les arcanes du laboratoire de la nature organique et inorganique pour en arriver à l'analyse « physiologique » des oxydes et « psychologique » des cristalloïdes !

La sociologie opère dans un domaine beaucoup plus vaste, — ah ! combien plus dangereux. Elle étudie l'évolution du sociétisme des groupes et de l'égotisme des sociétés. La biologie est une micro-sociologie, elle en est l'antichambre ; elle opère dans le champ du microscope, elle interroge et compare l'individualisme des cellules parmi les feuillets germinatifs des tissus, des organes et des corps (1). Et la cellule va sans cesse s'affiner, se supériorisant, s'individualisant, préparant incessamment la voie à l'affinement, à la supériorisation, à l'individualisation spécifiques de l'homme, conjugaison ordonnée et synthèse de cellules spécifiques, pyramide tronquée toujours inachevée, à la base identique, mais dont l'accroissement procède en ascension vers l'accroissement géométrique, vers le sommet !

(1) *Micro-*

(1) Généalogie des systèmes organiques chez les vertébrés : 1^e Système cutané et système digestif. 2^e Système nerveux et système musculaire. 3^e Système rénal. 4^e Système vasculaire. 5^e Système du squelette. 6^e Système génital.

Comme se plait à le remarquer Jules Soury, la vieille âme de l'humanité n'est ni dans le sang ni dans le cœur, mais dans le ventre !

de l'Etat augmentera, que la concentration de l'autorité en une seule main s'opèrera, il est à craindre que toute possibilité de rébellion disparaîsse.

C'est donc le seul procédé logique, en même temps qu'une mesure préventive, que d'enrayer, par les moyens insurrectionnels, l'action envahissante de l'Etat. Car l'individu n'a pas à se défendre seulement contre les dangers présents mais encore contre les dangers à venir.

Entre deux évolutions émboîtées, une seule solution s'impose : la révolution. Celles-ci moyen n'est pas liberté. Mais est-il loisible à l'être mutilé de se libérer autrement que par la destruction, inévitablement violente, de l'ennemi de sa mutilation. La liberté seraient l'acceptation pacifique de tout ce qui est, la résignation christolâtre à la loi qui se maintiennent les arches.

Dans l'obligation de tuer ou d'être tué, l'individu, jalous de sa conservation, tue. C'est le triomphe de l'instinct sur l'anormale et criminelle passivité des hommes. Quand une puissance vise à vous absorber, la subordination est une faiblesse funeste. La violence détruit ; la douceur enracine le préjugé. La douceur n'est que l'acquis de la civilisation, du commerce des êtres entre eux. La violence spontanée de l'individu blessé est plus féroce en résultats que la mièvrerie des êtres débonnaires.

La violence des foules, pour être plus compliquée que celle de l'individu, n'en est pas moins la formule essentielle de toute transformation.

Si la foule est, en ce qui concerne la réussite d'une révolution, le facteur initial et indispensable, je ne pense pas que se doive attendre le jour problématique où la foule se haussera à la conscience suffisante pour que ne se puisse plus redouter une régression. Dans les jours de tourmente, où se transforment les sociétés, les foules ont toujours suivi l'impulsion qu'une élite leur donna. Ceci n'implique pas l'idée de supériorité et d'infériorité. Car, même composée d'êtres intelligents et hautains, une foule ne peut être autre chose qu'un élément bouleversant les forces qui s'imposent, susceptible de donner d'autant douteux résultats qu'une foule composée d'êtres instincifs et inéduqués.

Aux mains des hommes volontaires, la foule ne saurait être qu'un instrument. L'éduquer, est une œuvre noble et grande, mais combien ingrate : Que de solides énergies s'y sont usées !

Si nous bataillons pour notre joie ou par désir de conquérir le mieux-être, c'est bien. Si, au contraire, nous luttons pour l'éducation populaire, n'espérons pas trop le succès, ce sera plus sage. Vouloir instruire le peuple sans supprimer les conditions de vie qui s'opposent à cette réalisation, me semble pueriel.

De plus les foules acceptent toute idée ayant regu la consécration des faits. Tant qu'une idée demeure dans le domaine spéculatif, elle est considérée par les masses pusillanimes et paresseuses comme utopique ou redoutable. Entrée dans la voie des réalisations, elle acquiert, en les supplantant, la force des idées anciennes.

Impatients d'une époque, affranchissons nous de suite — dans la mesure du possible — de toute servitude, de toute exploitation. Ce sera la plus profitable propagande pour la libération des masses.

Lorsque, débarrassés des puissances oppressives, il nous sera donné d'instaurer un monde plus soucieux de liberté, nulle raison n'interviendra pour inciter l'esclave libéré à réclamer ses anciennes chaînes.

Causerie ouvrière

Acquittement

L'acquittement prononcé par le jury de la Seine en faveur du *Manuel du Soldat* et de son auteur présumé, engage celui-ci à s'acquitter maintenant envers les amis et les sympathiques qui consentirent à remplir un rôle dans le dénouement de cette comédie juridique entreprise depuis un an sur les ordres du gouvernement, à la requête d'un de ses ministres, le général républicain André.

Fallait-il tant de bruit pour rien autour de cette humble brochure, et ne croirait-on pas que tous nos adversaires se sont entendus pour nous aider à faire notre propagande d'humanité et de raison, en nous donnant l'occasion d'une belle journée d'apostolat antimilitariste ?

A l'unanimité, le jury de la Seine apporta un verdict d'acquittement que souligna un tonnerre d'applaudissements.

On me fit alors remarquer que je n'avais pas remercié le jury...

Pourquoi l'aurais-je remercié ?...

Ne lui ayant rien demandé, lui devais-je des remerciements ?

Il est vrai, cependant, que j'ai tout fait — ou presque — pour n'être pas la victime qu'il aurait, une fois de plus, servi à l'appétit inassouvisse de l'Thémis, la cruelle goulue, qui a coutume de se repaître avec jouissance de la proie facile qu'est le faible, le sans-défense, le pauvre, le timide !

Mais, si j'ai échappé pour cette fois, à la Justice de mon doux pays, je le dois à d'autres encore qu'à ces jurés, bien qu'ils se soient montrés moins dégoutants qu'un général André ou qu'un baron Millerand.

C'est à la solidarité syndicale d'abord, que je dois d'être acquitté !

Bien que souvent adversaires dans nos discussions syndicales; bien que n'ayant pas les mêmes idées, la même conception, ni la même tactique ou méthode d'action que certains de ceux qui furent ou qui sollicitèrent d'être mes co-accusés, je dois reconnaître que parmi le Comité fédéral des Bourses, des camarades de toutes écoles n'hésitent pas à se solidariser avec moi et à revendiquer leur part de responsabilité pour une œuvre de propagande commune fait en exécution d'une décision de congrès et dont le succès confirme la nécessité.

Je sais que les camarades n'accepteraient

pas de remerciements pour un acte qu'ils jugeraient logique et nécessaire. D'ailleurs, remerciant ceux-ci, ne serait-ce pas faire un reproche à d'autres qui tergiversent et, finalement, refusèrent de se solidariser avec moi aux premiers bruits de poursuites, invoquant pour cela différentes raisons. Aussi, n'ai-je de remerciements, ni reproches à adresser à qui que ce soit : chacun étant libre de ses actes. Je tiens seulement à proclamer ce qui fut, à mon sens, le principal facteur de mon acquittement.

Tes déclarations si nettes, si précises, si catégoriques de quelques militants syndicalistes que je crus utile de déranger de leurs occupations, contribuèrent largement à démolir l'accusation et à ébranler fortement la conviction que pouvaient avoir les jurés que l'accusé qui était devant eux devait nécessairement être l'unique coupable qu'il laissait châtier.

D'autre part, les déclarations, superbelement dignes et honorables pour eux, qu'apportèrent à la barre les témoins parlementaires ou écrivains, contribuèrent aussi à l'éclat de cette journée de propagande, qu'on avait voulé étouffer d'un religieux silence dans toute la presse qui émarge.

C'est certainement à la notoriété de ces témoins que le public doit d'avoit été mis au courant de tout l'odieux d'un tel procès qui tendait surtout à affirmer par une condamnation sévère que la liberté de penser, d'écrire et de critiquer les institutions et les hommes de notre belle société, pouvait, à la rigueur, se tolérer, s'excuser, ne pas se réprimer envers certaines catégories d'individus, mais jamais lorsque cela émanait d'un simple, d'un ouvrier !

Enfin l'excellent avocat, maître Wilm, qui me défendit, le fit mieux que jamais. Très habile dans sa plaidoirie, par sa chaleureuse et persuasive éloquence, il sut arracher les dernières hésitations que pouvaient avoir encore les jurés. Il refit très énergiquement, bien mieux que le *Manuel*, le procès du militarisme, traduisant très bien nos sentiments syndicalistes et antimilitaristes. Les citations qu'il lut aux jurés furent on ne peut mieux choisies et firent sensation sur l'assistance entière aussi bien que sur les jurés et porteurs de robe présents. Tout le monde voulait posséder le *Manuel*. Les gardes eux-mêmes, ces professionnels de la caserne, nous en demandèrent.

C'est une affaire maintenant terminée ; c'est un excellent, un précieux précédent, qui ne sera pas mal pour les procès futurs de ce genre. Souhaitons que ceux-ci soient l'occasion d'une aussi bonne propagande et souhaitons encore... sans trop l'espérer, que des verdicts semblables les terminent !... Etre prisonnier pour délit d'opinion est beau ; mais échapper aux chats-fourrés et continuer la lutte en liberté vaut peut-être mieux !

La solidarité syndicale a sa réelle valeur !

G. Yvetot.

Le Théâtre

A PROPOS DU RETOUR DE JERUSALEM

La pièce nouvelle que le Gymnase vient de représenter a eu le don de soulever dans la presse nationaliste un enthousiasme auquel l'auteur ne s'attendait certainement pas.

Manger le Juif, quelle que soit la façon à laquelle on l'accommode, est toujours, pour les pluminis de la *Libre Parole*, un régal sans pain, et Donnay mettant à la scène, non pas une race, mais l'esprit sémité, toujours en quête d'affaires ou de priviléges, ne pouvait que servir la cause des Drumont et des Rochefort.

Pourtant, et cela résulte de l'analyse rigoureuse des personnages, l'auteur est resté constamment dans son rôle d'écrivain impartial, chacun d'eux étant jusqu'au bout lui-même, sans capitulation et sans faiblesse. De conclusion, il n'y en a pas. C'est la scission inévitable mais sans disparition, l'un restant avec son ancestral sentiment de solidarité envers les siens, l'autre avec l'héritage qui l'attache à ce que sa jeunesse lui apprit à connaître et à aimer avec l'amour de ce qui l'entoure et dont il jouit puisqu'il est riche, c'est-à-dire sa patrie.

C'est sur ce vaste thème que se déroule toute la pièce.

Trois personnages la dominent : Michel Aubin, Judith et Vowenberg. En eux se pose le problème des patries et des races en perpétuel conflit.

Lequel a raison ? Aucun ! La vie les domine et guide leurs actes. Certes, et Donnay l'a voulu ainsi, la Juive, de beaucoup, est la plus intéressante femme d'action, savante, possédant les� d'une amante et les qualités d'un diplomate, elle ne cède jamais complètement aux combinaisons d'antichambre, soutenant les siens jusqu'au bout, même contre le *stén*.

Michel est un sentimental. Il sait moins mais vibre plus facilement. Il a l'âme française comme dit une chanson de nos grands-pères. Son patriotisme n'est pas bien féroce, car au fond c'est un humanitaire ; mais les vieux souvenirs, une fleur qui s'ouvre, lui rappellent ce qu'on lui a dit sur la patrie et par l'impérieuse nécessité d'une discussion qui l'oblige à opposer les arguments à des théories, à prendre position pour ou contre, il exhale son amour du sol natal en tirades enflammées à la grande joie d'une salle en délire, venue pour l'acclamer comme nous allons au meeting entendre l'orateur de nos pensées.

Quant à Vowenberg, il remplit l'office de repoussoir. C'est, modernisé, le traître des vieux mélodramas. Il est prétexte à conflits, descendant au plus profond de l'ignominie avec une désinvolture tranquille, tour à tour internationaliste, antimilitariste tout en sollicitant un mandat et un portefeuille, allant, en parfait goujat jusqu'à essayer de compromettre la maîtresse de son hôte.

Le mauvaise foi ordinaire de la presse nationaliste et l'ignorance de la critique ont fait de Monsieur le Juif un anarchiste. Le procédé est grossier mais réussit toujours. La pensée de l'auteur seule prévaut et à aucun moment, hors la similitude des opinions émises sur l'armée et la patrie qui sont nôtres, le personnage ne se révèle anarchiste. Son idéal est celui-ci : arriver ; il veut être quelqu'un, le maître, et pour cela rien ne lui coûte, même la plafitude.

Nous qui avons toujours combattu toutes les puissances, qu'elles soient juives, cléricales ou militaires, qui n'avaient jamais sollicité pouvoirs et mandats, qui voulons une humanité sans maîtres et par conséquent sans valets, nous disons, avec l'homme — qui écrivit la *Clairière*,

— Vowenberg n'est et ne peut être un anarchiste.

Il importait de remettre les choses au point et de rendre à Israël ce qui lui appartient.

Ceci dit, passons à l'espri de la pièce. Ce que Donnay a voulu démontrer en écrivant le *Retour de Jérusalem*, c'est le danger social que présente le sémitisme au point de vue économique. Il a pris soin d'écartier ayant tout les à-côtes qui seraient matière à discussions stériles. Il ne veut voir que le Juif accapareur, faisant de la peur pour peut-être pour servir ses intérêts, mais surtout pour avoir la main-mise sur les individus, faisant du commerce non en producteur... mais en intermédiaire qui ne risque rien des dégâts naturels et empêche tous bénéfices, créant de l'art non pour les pures joies de la beauté mais pour la mode et la vente facile qui en découlent.

Le point de vue auquel il se place tout en étant des plus intéressants, est pour nous trop exagéré.

Le Juif, comme le prêtre, comme le soldat forme une secte qui dépend des intérêts et des priviléges que l'imbecillité humaine a su lui donner et les luttes passagères qu'ils se livrent entre eux pour avoir la prépondérance sur l'humanité ne peuvent que nous amuser.

Que l'un ou l'autre triomphé, nous serons toujours pour eux l'ennemi jusqu'au jour où la raison, enfin triomphante, libérera l'homme de ces parasites qui vivent sur sa peau.

C'est cette conclusion grandiose qu'un jour prochain, Donnay mettra à la scène, conclusion obligeée du *Retour de Jérusalem*.

P. B.

Le meilleur moyen pour soutenir le *LIBERTAIRE*, c'est de lui faire des abonnements. 1 an. 6 fr. ; 6 mois, 3 fr. ; Extérieur, 8 fr. — 4 fr.

Les abonnements se paient d'avance. Envoyer lettres et mandats à Louis Maitha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

LIVRES ET REVUES

UNE FILLE AU VATICAN

Une fille au Vatican, ce roman de Gustave Tilly, est plein d'excellentes intentions. L'héroïne, Emiliene des Sablons, est jetée à la prostitution par le mysticisme outrancier de son entourage. Abandonnée par Paul Désandières, qu'elle aimait et qui s'est fait prêtre pour obeir à ses parents ; par son père et par sa mère, qui, à la suite d'événements romanesques, se sont réfugiés, l'un dans les ordres, l'autre au couvent. Emiliene tente en vain de reconstruire le foyer détruit, et au secrétariat de l'Archevêché, à la Nunciature au Vatican, où elle demande l'annulation des vœux abominables, elle ne réussit guère que de vagues espérances et d'ignominieuses caresses.

La donnée de cette histoire n'est peut-être pas des plus solides : rien ne démontre que l'Eglise n'aurait pas annulé de droit les vœux de M. et de Mme des Sablons, prononcés ou accueillis à la faveur d'un apparent vœuverage. L'aventure de Mme des Sablons enlevée par des pirates est bien archaïque et artificielle.

Quant à la langue, elle est assez incertaine et souvent dépourvue d'harmonie et de relief, ce qui ne peut pas dire, bien entendu, que les gens d'église ne soient pas capables des vilenies qu'en leur voit commettre au cours du livre.

L'Education intégrale, n° 3 : Causerie amicale, les langues systématiques, la Croissance, etc. Mouvement : 2 fr. par an. C. Papillon, 5 passages du *Surnom*.

Revue sociale des travailleurs du livre, n° 22 : Première étape : Petites tartines, Lourier ; Société fédérale, P. Liégerot, etc.

Revue de l'art pour tous, n° 5 : Hommage à Berlioz, Alfred Bruman ; Berlioz à Montmartre, J.-G. Prud'homme ; Un siècle d'art, Amédée Catonnet.

A lire. L'Envers d'une médaille, Journal du 28 décembre, sous la signature du docteur Toulouse.

L'almanach du *Progrès* du Havre vient de paraître. Il contient de nombreuses illustrations de Agar, Augrand, Couturier, Cros, Heidbrinck, Héault, Hermann, Paul, Jehannet, Jourdan, Lebasque, Signac, Steinlen, Valofian, etc. Articles, variétés, chansons, poésies, etc. de Hanriot, V. Heure, Paul Lafargue, Xavier Privas, etc., etc.

Prix 0 fr. 30 ; par poste 0 fr. 40. *Progrès du Havre*, le Havre.

L'Insurgé édite des affiches de propagande format raisin (0,50, 0,65). Prix : timbres pour la Belgique, 0,45, non timbrées (étranger), 0,07 l'exemplaire.

Adresser les demandes à M. Thonar, 41, rue des Glacis.

L'abonnement à l'Insurgé : Belgique et étranger, trois mois, 1,25 ; six mois, 2,50.

AGITATION

AMIENS. — La municipalité d'Amiens a, il y a quinze jours, pris une décision supprimant, « sans indemnité », les bureaux de placement de la ville. Mais, pour que cette décision soit réellement acquise, il faut le visa de la préfecture de la Somme, qui fera en sorte d'opposer son *veto* à cette chose raisonnable.

Aussi, les ouvriers boulanger s'étaient mis en grève la semaine dernière.

L'agitation a vite acquis un caractère aigu ; de superbes manifestations ont été organisées dans les rues et les travailleurs n'ont pas négligé le sabotage.

Le Syndicat des ouvriers boulanger a fait une proposition on ne peut plus censée aux patrons : il leur a démontré qu'ils ont tout avantage à venir demander les ouvriers dont ils ont besoin à un bureau syndical, ouvert spécialement, et où, comme de juste, le placement serait absolument gratuit.

Les patrons ont d'abord rechigné ; mais, devant l'accentuation du mouvement, devant les manifestations, et influencés par la crainte du sabotage, nombreux d'entre eux ont signé l'engagement de s'assurer désormais au bureau syndical.

BEZIERS. — A Sérignan et à Nézignan-l'Eveque, villages des environs de Béziers, des syndicats d'ouvriers paysans étaient formés comme dans beaucoup d'autres villages, qui étaient ensuite reliés par le lien de la jeune Fédération agricole du Midi. Eclairés tout à coup par l'éducation syndicale sur leur triste misère, sur leurs droits légitimes et sur leurs forces réelles, les travailleurs paysans de ces deux communes se décidèrent un beau jour à ne plus vouloir travailler 7 heures par jour pour un salaire de famine de 2 francs, et demandèrent à leurs exploitants propriétaires un salaire de 2 fr. 50 pour 6 heures de travail. Ceux-ci, naturellement, refusèrent ; mais nos braves paysans ne reculèrent pas et se mirent en grève,

Pres de mille travailleurs cessèrent le travail à Né

« Oui, disait récemment, M. le conseiller administratif, les anarchistes de tous les pays se sont concertés et ont choisi pour champ d'expériences notre tranquille petite cité. Spéculant sur notre faiblesse politique, ils sont venus de tous les coins du globe pour essayer de mettre ici en pratique leurs maléfiques théories. C'est mon opinion, c'est celle de mes amis, de mon parti, de tous les gens bien pensants. »

Nous ferons simplement reparaître à M. le conseiller que les expulsions nombreuses des dernières années doivent avoir sensiblement diminué le nombre des délégués anarchistes chargés d'expérimenter sur le sol genevois et que, si comme le supposent nos bourgeois, le feu est à la galère, nous sommes assez nombreux, nous, suisses, pour propager l'incendie.

ESPAGNE

À Barcelone, les marins en grève se remuent de plus en plus. L'activité maritime est complètement suspendue.

Le nombre des grévistes s'élève, dit-on à quatorze mille. Ils ont l'intention de profiter du mouvement actuel pour grouper en fédération tous les ouvriers maritimes d'Espagne.

RUSSIE

Tous les journaux russes de Saint-Pétersbourg narrent que des troubles ont éclaté à Jekaterinoslav. On dit bien qu'ils ont éclaté sur les chantiers de la « Société russe », mais on ne dit pas pourquoi. Ce qu'on n'oublie pas de raconter, c'est que des troupes ont été envoyées sur les lieux.

Pour les exilés sibériens. — L'édifice que le despote russe a construit sur l'ignorance du peuple est fortement battu en brèche par des étudiants, quelques rares professeurs et quelques écrivains.

Mais les arrestations s'opèrent par centaines. Les policiers s'introduisent, surtout la nuit, dans les demeures, s'emparent des pères et des mères, emploient leurs poches de butin, violent les jeunes filles et les fillettes, qu'ils affilient ensuite au personnel d'une maison publique. Et on ne revient plus jamais ces malheureuses.

Le monstre Nicolas, férocelement habile, choisit aussi ses victimes parmi les juifs, qu'il supplice pour détourner le peuple de la lumière : exemple, les massacres de Kichineff, et tant d'autres moins connus. Mais la pensée est immortelle ; il ne parviendra pas à l'éteindre.

Il le savent bien, les étudiants qui s'en font interpréter, malgré leur famille, en dépit des déportations, aux dépens de leur vie et de leur fortune. C'est par trois ou quatre cents qu'on arrête les fauteurs de manifestations universitaires.

Ouvriers, étudiants, femmes, enfants, jeunes gens de dix-sept ans, sont enfouis dans des cachots privés de lumière où les geôliers les mettent à la torture. Les voix et les protestations sont stériles : il faut quelque chose de plus effectif. Voilà l'appel que vous jetterez les exilés du fond de leur bagnes sibériens.

Si nous étions des hommes, quand il y a quelque temps, on expulsa de la Suisse deux Russes sous prétexte d'anarchie, le peuple suisse, en revanche, aurait expulsé les mouches de police. Si nous étions des hommes, à la perquisition que firent à Berlin les policiers allemands au domicile de M. Ofruwe, rédacteur d'un journal russe, le peuple russe aurait rétrépudié par une

perquisition dans les antres du gouvernement.

— N'oubliez pas les étranges des exilés sibériens : livres français, autant que possible permis en Russie ; et quelque argent pour leur acheter des vêtements de laine clé.

Faire les envois à la rédaction de l'*Oswobachende* chez Dietz, à Stuttgart, Furtbuchsstrasse, 12. (Allemagne).

SAINT-PETERSBOURG. — A la suite des troubles qui ont éclaté dans tous les milieux universitaires, de nombreuses mesures policières ont été prises par le tsar paternel (oh ! combien !)

C'est ainsi que le professeur Amichoff, de l'Institut Supérieur des jeunes filles de Saint-Pétersbourg vient d'être arrêté sous l'inculpation ordinaire d'affiliation aux nihilistes. L'éminent savant a été écroué à la forteresse St-Pierre et St-Paul.

Il y a des chances pour qu'on n'en entende plus jamais parler. La police russe est excessivement discrète !...

DANEMARK

COPENHAGUE. — Le Folketing a adopté à l'unanimité un projet de loi réformant le système électoral des communes et accordant le droit de vote aux femmes mariées.

On ne sait pas si la politique en deviendra plus claire ; il faut attendre, cela permettra toujours de contempler à la tribune d'autres visages que ceux de Meline et consorts. C'est déjà un progrès notable.

TOURNEE LOUISE IGHEL-GIRAUT

Les camarades, groupes, syndicats, bourses du travail ou U. P. des villes de province où doivent passer nos camarades Louise Michel et Girault sont priés de leur faire connaître leur intention le plus tôt possible.

Voici de nouveau l'itinéraire de la tournée :

Février. — Calais, Lens, Amiens, Creil, St-Denis, Montreuil, Romilly, Troyes, Châlons, Dijon, Chalon-sur-Saône, Lons-le-Saunier, Morez, St-Claude, Oyonnax, Bellegarde, Lyon, La Tour-du-Pin, Voiron, Grenoble, Romans, Valence, Orange, Avignon, Chateaurenard, Mireille.

Mars. — Aubagne, Toulon, La Seyne, Draguignan, Nice, Menton, la Corse, l'Algérie, Arles, Beaucaire, Nîmes, Vauvert, Lunel, Montpellier, Cette.

Avril. — Mèze, Pézenas, Béziers, Coursan, Narbonne, Carcassonne, Toulouse, Tarbes, Pau, Le Bouc u. Bordeaux, Agen, Montauban, Cahors, Brive, Périgueux, Angoulême, Cognac, Saintes, Rochefort, La Rochelle, Niort, Poitiers, Chatellerault, Tours, Paris.

Louise Michel traitera *Prise de possession* et Girault *Vers la Cité meilleure*, par la grève générale et l'action directe.

Pour toute l'organisation, s'adresser au camarade E. Girault, bureau de l'*Homme Libre* 13 rue du Montparnasse, Paris.

Causeries libertaires (J. de l'Ourthe) 0 10 0 15 Pourquoi nous sommes internationnalistes 0 15 0 20 Rapports du Congrès antiparlementaire 0 50 0 80 Nouveau Manuel du soldat 0 10 0 15

DIVERS

L'Anarchisme (Elitzbacher) 3 * 3 50 Les tablettes d'un lézard, (Paul Paillette) 2 50 2 80

Les Soñiques du pauvre (Jehan Rictus), Nouvelle édition augmentée de poèmes inédits. Illustrations de Steinlein 3 * 3 50

Les Cantilènes du malheur (Jehan Rictus) 1 25 1 50

La Feuille, par Zo d'Axa ; collection complète des vingt-cinq numéros parus, non pliés et renfermés dans une couverture papier parcheminé (format petit in-4) 2 75 3 *

De Mazas à Jérusalem (Zo d'Axa) couverture de Steinlein. 2 25 2 90

En Dehors (Zo d'Axa) 0 80 1 00

Le Permissionnaire (drame antimilitariste, en un acte), par H. Hanriot 0 20 0 30

Véhémement (poésies) (A. Veidaux) 1 * 1 60

La Chose filiale (5 actes en prose), (A. Veidaux) 1 50 2 25

Guerre et militarisme (Jean Grave) 2 75 3 25

Les deux méthodes du Syndicalisme (P. Delesalle) 0 15 0 15

Cartes postales : Contre l'Eglise, 6 cartes postales de J. Hénault 0 50 0 60

BIBLIOTHEQUE CHARPENTIER

Souvenirs du Bagne (Liard-Courtois) 3 * 3 50

Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour) 3 * 3 50

Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Dessale) 3 * 3 50

L'Enfermé (Gustave Geffroy avec un masque de Blanqui, eau-forte de F. Braquemont) 3 * 3 50

L'Armée contre la nation (Urbain Gohier) 3 * 3 50

Les prétoriens et la congrégation (Urbain Gohier) 3 * 3 50

A bas la caserne ! (Urbain Gohier) 3 * 3 50

Le peuple du XX^e siècle (Urbain Gohier) 3 * 3 50

La Guerre économique (Paul Louis) 3 * 3 50

Histoire du socialisme français (Paul Louis) 3 * 3 50

Le Temple enseveli (M. Maeterlink) 3 * 3 50

La Vie des abeilles (M. Maeterlink) 3 * 3 50

La Sagesse et la Destinée (M. Maeterlink) 3 * 3 50

La Chanson des gueux (Jean Richépin) 3 * 3 50

Les Blasphèmes (Jean Richépin) 3 * 3 50

Bilatéral (J. H. Rosny) 3 * 3 50

Les Réfractaires (Jules Vallès) 3 * 3 50

Jacques Vingras. L'Enfant. 3 * 3 50

Jules Vallès. Le Bachelier. 3 * 3 50

— L'Insurgé. 3 * 3 50

Les Rougon-Macquart (Emile Zola) 3 * 3 50

Les Trois Villes. — Lourdes. — Rome. — Paris. (Emile Zola), 3 vol. chaque 3 * 3 50

Les Quatre évangiles : Fécondité. — Travail. — Vérité. (Emile Zola). 3 * 3 50

3 vol. chaque 3 * 3 50

Sous le Sabre (Jean Ajalbert) 3 * 3 50

Souvenirs d'un évadé de Nouméa (Ach. Balleret) 3 * 3 50

La Morale des Jésuites (Paul Bert) 3 * 3 50

— Channing (trad. intr. de Ed. Laboulaye) 3 * 3 50

Théories sociales et politiciens (Ern. Charles) 3 * 3 50

COMMUNICATIONS

COURS DE DECLAMATION. — Tous les mardis et vendredis matin, sur la scène du théâtre Vivienne, cours de déclamation (préparatoire aux examens du Conservatoire), dirigé par M. Albert Delafosse.

Les auditeurs y sont admis gratuitement.

Bibliothèque communiste du XIX^e arrondissement. — Réunion du groupe samedi 9 janvier, à 9 heures soir, au nouveau local du restaurant coopératif de la « Famille Nouvelle », 171, boulevard de la Villette, angle de la rue Château-Landon.

Les *Causeries populaires des X^e et XI^e*, 5, cité d'Angoulême. — Samedi 9 janvier, causerie sociologique ; mercredi 13 janvier, causerie par J. Albert sur l'énergie électrique.

Les *Iconoclastes de Montmartre*, 18, rue Cusine, 65, rue Clignancourt. — Lundi 11 janvier 1904. — Lectures et communications diverses.

L'*Aube sociale*, 35, rue Gauthier (dans l'avenue de Clignancourt). — Vendredi 8 janvier, docteur Padershic, de l'Institut Pasteur : La physique de l'Amour ; mercredi 13 janvier, réunion du conseil d'administration ; vendredi 15 janvier, Henri Marchal : Le Faust de Goethe.

L'*Action Théâtrale*, — Répétition Vendredi, 7^e rue Mouffetard. Salle de l'U. P. pianiste, orchestre et mandolinistes à la disposition des groupes et pour concert ou bal.

Envoyer la correspondance au comrade Sardrin, 11 impasse Cœur-de-Vey, Paris.

En vente à la Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau, Paris, la brochure les *Bases du Syndicalisme*, par Emile Pouget.

L'exemplaire 0 fr. 10. Le cent 7 francs.

La maison Léon Hayard, 8, rue du Croissant, à Paris, vient de lancer un placard de chansons sociales intitulé : les *Chants du Peuple*. Ce placard contient, outre des œuvres de Montéhus, quelques chansons de Pottier, S. Faure, Pierre Dupont, etc.

L'exemplaire 0 fr. 10.

En vente à la Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau, Paris, la brochure les *Bases du Syndicalisme*, par Emile Pouget.

Le *Temps Nouveau*, 100, rue Paul Bert.

LYON. — Groupe *Germain*. — Le groupe donnera dimanche, 10 janvier, à 8 heures du soir, salle Chamaramde, café de l'Isère, 26, rue Paul-Bert, une soirée familiale privée. Causerie sur le mouvement anarchiste par H. Fabre. Chants et poésies par des camarades. Le groupe invite tous les camarades de n'importe quelle région à lui faire parvenir des adresses pour son service de journaux. Expéditions de la semaine dernière : 100 *Temps Nouveau*. Cette semaine : 95 *Libertaire*, 25 *Temps Nouveau*.

Adresser les correspondances au secrétaire, café de l'Isère, 26, rue Paul Bert.

LILLE. — Les libertaires de Lille et des environs sont invités à se trouver au siège de leurs réunions habituelles, rue du Bourdeau, 13, le samedi 9 janvier, et principalement le 16 janvier. Communications importantes. Fédération des groupes de quartier. Causerie par un camarade.

MARSEILLE. — Le *Milieu libre de Provence*. — Le local habituel étant définitivement affecté à notre groupe, tous les camarades sont informés que nos réunions ont lieu tous les dimanches à 5 heures précises. Dimanche 10 janvier, rapport du camarade Berrier, trésorier, au sujet de la gestion financière de 1903. Distribution du bulletin de décembre. Jeudi 14 janvier, causerie par divers camarades sur le communisme expérimental.

Pour tout ce qui concerne le Milieu libre de Provence, écrire rue d'Aubagne, 11 (Marseille).

Reçu pour la Colonie d'Aiglemont (Ardenne) :

Liste Mme de Saint-Rémy, à Toulon..... 5 50

— Comont, à Garches..... 7 "

— Charlet, à Dorignies..... 3 50

— Melchior, à Coudray..... 5 "

— Servère, à Cependu..... 3 "

— Kerihuel, à Lorient..... 11 "

C.-A. Laisant, à Paris..... 5 "

Ch. Laisant, à Paris..... 5 "

Alb. Laisant, à Paris..... 5 "

Saudin, à Bizerle..... 6 "

Dunoyer, à Paris..... 1 "

Adnet, à Paris..... 1 "

Merci à tous

Total..... Fr. 58 "